



# PAYS LOINTAIN

Un film de Pauline Larivière

Aide à l'écriture – Région Nouvelle-Aquitaine - Documentaire de création  
PARAISO PRODUCTION

## RESUME

Dans une maison vide au bout d'une route qui longe la forêt, tout un monde vient de s'éteindre. Celui d'une petite paysannerie du sud ouest de la France dans laquelle mon père a grandi. De l'autre côté de la branche familiale, à seulement cinq kilomètres, l'histoire continue de s'écrire. Je traverse le paysage qui sépare les deux maisons et je me glisse dans le territoire de ce Pays lointain.



## NOTE D'INTENTION

### L'ORIGINE

L'origine de ce film part d'un moment précis de mon histoire familiale. Je viens de perdre la mère de mon père et quelque chose a irrémédiablement changé. Eva emporte avec elle la dernière part de notre histoire paysanne.

Je remonte les méandres de l'arbre généalogique. Je retrouve alors une branche qui n'a pas coupé le lien. Je réalise avec étonnement qu'elle n'est pas si loin de moi. Elle est même toute proche, juste de l'autre côté du vallon. Là-bas, les descendants de sa sœur continuent d'écrire cette histoire de transmission de génération en génération.

Elle se poursuit aujourd'hui avec Guillaume, mon cousin éloigné.

Je le regarde et je réalise que nous avons presque le même âge.

Nous sommes lui et moi les héritiers discordants d'un bout d'histoire commune, les représentants de deux lignées. L'une du prolongement, l'autre de la rupture.

Je ne l'ai pas vu depuis plus de 20 ans.

Il me semble alors à la fois proche et lointain. Il est cet autre qui m'est familier. Il est celui que j'aurais pu devenir de l'autre côté du vallon, de l'autre côté de la lignée.

Comment se positionne t'on face à l'histoire qui nous précède? Que faisons-nous de l'héritage familial, social et culturel dans lequel nous nous sommes construits?

Le film que je souhaite écrire sera donc travaillé par des questions de filiation, de territoire, de loyauté. Il travaillera sur ce qui reste. Ce qui reste dans les âmes et dans les lieux. Tout ce que l'on choisit de garder ou de ne pas oublier. Il travaillera sur ce qui se transmet et ce qui se transforme. Les permanences et les mutations dans lesquelles nous cheminons.

Tout cela m'apparaît comme les innombrables signes de ce temps que nous traversons.

Ce temps qui nous constitue et qui ne cesse d'avancer.



## LES VOIX DU RECIT

Trois voix s'élèvent pour raconter chacune à sa manière son propre rapport à l'histoire. Comme vous l'aurez compris, il n'est pas question ici de la grande histoire mais de la petite, de la familiale. Celle qui relève de la tribu, de l'identité et du grégaire. De manière presque anthropologique, le film tentera de montrer comment chacune de ces voix l'assimile pour en tirer son propre récit.

### La voix du père

« Rien ne distingue les souvenirs des autres moments : ce n'est que plus tard qu'ils se font reconnaître, à leurs cicatrices. » Chris Marker



Mon père s'est éloigné de ses origines paysannes en faisant des études. Comme une grande majorité des jeunes gens de sa génération, il s'est inscrit dans un mouvement d'exode rural, tant sur le plan géographique que professionnel. Mais mon père est toujours resté fidèle à « ce monde d'où il vient » comme il dit. Fidèle de coeur et de mémoire.

Aujourd'hui, dans la maison de son enfance, les mots d'Eva nous manquent. Personne ne savait raconter ce monde-là aussi bien qu'elle. Elle en parlait sa langue. Elle le faisait exister par la force de son oralité.

La maison est devenue vide. Seule l'ombre de mon père la traverse encore. Il est le seul de ses frères à en assumer la charge. Il repousse les ronces qui gagnent du terrain, il nettoie les parcelles de bois autour de la maison, il s'occupe de la vigne replantée par ses mains là où il y en avait une autrefois. Toute cette énergie que mon père dépense, tout ce temps qu'il consacre à ce lieu sont pour moi des preuves d'amour et de loyauté très personnelles. J'entends « loyauté » dans le sens d'une forte reconnaissance du lien. Là est son devoir d'héritage : prendre soin de ce que cet endroit représente pour lui, prendre soin de ce qui a disparu. Je lui demande de me conduire dans un endroit qui lui est cher. Dans le pré au-dessus de la maison, le paysage lui fait face. Il se met à le décrire. Il me semble qu'il a toujours su nommer les choses avec précision. Il a hérité de sa mère la force du langage, cette facilité à dire. Ici, à cet endroit du monde, rien ne semble échapper à l'emprise de son regard.

Les images d'aujourd'hui font alors brutalement remonter celles d'hier. Il se souvient.

Mon père me raconte son bout de terre, son territoire familial à lui.

Et puis il y a tout cet amour qu'il éprouve pour ceux qui ne sont plus là.

Dans ce lieu devenu sanctuaire, il rend grâce à toute une part de son histoire.

Il ressuscite la langue, les mots et les souvenirs.

Il parle. Il parle pour ne pas oublier.

Il parle pour que tout cela ne disparaisse pas tout à fait.

## La voix de Guillaume

« Ainsi ils n'avaient jamais migré hors du territoire de leur jeunesse. C'est comme si ils étaient restés les mêmes de s'être arrimés à un endroit, que leur identité géographique soit garante de la permanence de leur être »  
Annie Ernaux



Guillaume est celui qui est resté. Il porte en lui la signification de l'ancrage et de l'enracinement. Il est l'un des rares fils de paysan de la région à avoir repris l'exploitation familiale. Il en a hérité quelques années avant la disparition de son père. Il en assume aujourd'hui l'entière responsabilité. Guillaume a décidé d'accorder sa vie à ce lieu et aux multiples temps qui le traverse. Il porte en lui l'idée qu'une vie et un territoire peuvent se confondre.

De la même manière que mon père, il me semble qu'il est celui qui met tout en oeuvre pour que quelque chose perdure. Il le fait au rythme des jours et des saisons en continuant de travailler les terres qui lui ont été attribuées à la naissance. Guillaume n'est pas dans un rapport contemplatif ou nostalgique à ce qui l'entoure. Il est dans un rapport direct d'action. Sa manière à lui de raconter l'histoire, c'est de la continuer. C'est mettre ses pas dans le sillon creusé depuis plus de quatre générations pas ses ascendants et avancer.

« Nous avons perdu le monde » écrit Michel Serre. « Devenue abstraite, inexpérimentée, l'humanité développée décolle vers les signes, hante les images et les codes, et volant au milieu d'eux, n'a plus rapport, dans les villes, à la vie ni aux choses du monde. Nous ne sommes plus là. Nous errons hors de tout lieu ». Pour Michel Collot, « cette perte » du monde équivaut à une perte de sens, dans la mesure où il n'y a de sens que dans un rapport à quelque 'dehors' ou 'ailleurs' à quoi le sens consiste à se rapporter. » En regardant Guillaume, je me dis que son monde à lui est bien signifiant. Il est là, sous mes yeux, dans le concret de cette terre qu'il ne cesse d'arpenter. Alors que mon père fait face au paysage, je dirais que Guillaume, lui, se situe à l'intérieur.

Car comment regarder ce que l'on voit tous les jours depuis sa naissance? Guillaume ne regarde pas, il traverse, il éprouve. Il regarde le paysage à travers le mouvement des bêtes qui se déplacent d'un pré à un autre, il l'entretient, il le transforme, il y dépose son empreinte, il y laisse sa trace.

Comme chaque jour, Guillaume rejoint le bruit assourdissant de son tracteur. Il ne l'entend même plus, il le conduit depuis qu'il a 8 ans. C'est avec lui qu'il ramasse le fumier, qu'il paille, qu'il clôture.

Il continue. Il continue parce qu'il n' imagine pas une seule seconde avoir une autre vie que celle-ci. Il continue pour que cette vie-là ne cesse pas d'exister.



## La voix de la cinéaste

« La photo, c'est la chasse. C'est l'instinct de chasse sans l'envie de tuer. C'est la chasse des anges... On traque, on vise, on tire et clac ! au lieu d'un mort, on fait un éternel. » Chris Marker



Dans le prolongement de mon père, mon parcours personnel et professionnel a continué de creuser la séparation entre moi et ce monde des origines. Il m'est toujours apparu de manière diffuse. Quand je suis arrivée au monde, la grange qui tenait lieu d'étable n'accueillait plus de bêtes. Juste le désordre de quelques vieux outils que l'on portait autrefois aux champs. Alors ce monde-là, il s'est construit dans mon imagination à travers les récits que l'on m'en faisait. Il est devenu une fable presque mythologique.

Avec la disparition d'Eva, c'est un bout de réalité tangible que je perds pour toujours.

Elle emporte son vécu et sa mémoire. Elle, la dernière représentante de ce temps qui me précède.

En regardant mon père, je mesure le sentiment d'appartenance qu'il éprouve. Je me dis que l'identité est étroitement liée au lieu dans lequel nous nous forgeons. Le monde vécu règne au plus profond de la conscience. Je me dis aussi que d'une manière plus lointaine, c'est aussi de là que je viens. Je me dis également qu'il suffit d'une génération pour oublier. Oublier une langue que l'on ne m'a jamais apprise, oublier les visages, les histoires et les contours d'un monde que je n'ai pas connu.

Une fois de plus, pour que tout cela ne disparaisse pas tout à fait, je commence à filmer. Je recueille des images. Je les inscris pour toujours en me disant qu'elles ne m'échapperont plus. Dans les méandres de la filiation, cet enchevêtrement trouble d'affect, d'origine et d'identité, se tissent les premiers fils de mon film. Une intuition prend corps. Celle d'un déplacement.

## TRAVERSER LE PAYSAGE

Les cinq kilomètres qui séparent les deux maisons représentent le territoire matrimonial d'Eva. Elle a 20 ans lorsqu'elle rencontre Jean, fils de forgeron. Autour d'un grand manège, des couples se forment à la hâte, la sonnerie retentit, l'auto tamponneuse les emporte et ce sera pour le reste de leur vie. De sa ferme natale du Fresquet, Eva regarde de l'autre côté du vallon. C'est là-bas, se dit-elle, qu'elle commencera sa vie de femme, d'épouse et de mère. Cinq kilomètres à franchir pour rejoindre une famille qui n'est pas encore la sienne. C'est à la fois tout proche et l'autre bout du monde.

Aujourd'hui, ces quelques kilomètres représentent la frontière qui départage les deux lignées. C'est la distance symbolique qui séparent l'histoire en deux.

Refaire ce chemin, c'est donc tenter de retrouver les images de ce qui a disparu. C'est aller là où le regard a encore la possibilité de voir. Je reprends la petite route et je me dirige vers cette maison que je n'ai pas vue depuis plus de 20 ans.



Je souhaite que mon film commence dans la maison d'Eva. Aujourd'hui, elle n'est plus qu'un lieu de mémoire à chérir. Un matin d'hiver, le brouillard a tout envahi. Tout semble plus vide et plus silencieux. Juste le bruit de l'eau par moment sur les feuilles. Je regarde les images de la maison et des bois alentours pris dans la brume. Le voile blanc révèle autrement le paysage familier. Il devient l'écran sur lequel peuvent se projeter les mots de cette histoire ancienne. Ceux de mon père et de ses souvenirs. Nous plongeons dans son récit. A cet endroit-là du monde, il n'y a plus d'autres voix possibles que la sienne qui puisse se faire entendre.



Pour retrouver les images manquantes du passé, le film doit se mettre en mouvement. Il faut aller de l'autre côté de la branche, là où l'histoire n'est pas coupée, là où le lignage est continu. Alors je reprends la route et je me dirige vers cette maison que je n'ai pas vue depuis plus de 20 ans. Nous parcourons ce bout de territoire familial, nous « réparons » le lien distendu, nous nous rapprochons.

Dans mon regard d'enfant, cette maison vers laquelle nous avançons, représentait un monde étrange, presque inquiétant. L'odeur des bêtes très forte jusque dans la maison, le bruit des tracteurs, la proximité du fumier, la cohabitation des générations entre elles. Tout cela était pour moi un ailleurs dans lequel je ne m'imaginai pas une seule seconde pouvoir vivre.



Aujourd'hui, nous n'arrivons plus chez la sœur d'Eva, ni chez Gilbert son fils. Nous arrivons chez Guillaume. Nous nous connaissons à peine, mais il m'ouvre sa porte sans retenue. C'est l'accueil que l'on réserve à la famille, cette vieille loi du sang. Je retrouve alors des visages qui me semblent avoir échappé à l'épreuve du temps. Ils sont si proches de ce qu'ils étaient dans mon souvenir. Autour d'eux, rien ne semble avoir bougé. Il y a juste moins de monde qu'autrefois.

A la chaleur du poêle ou dans le froid du dehors, dans le récit des uns ou le silence des autres, c'est ici que le reste du film va se déployer. A midi, on dresse un couvert de plus sur la table à mon intention et je me glisse dans le rythme de leur quotidien. J'observe ce monde des origines. Maintenant que je l'ai sous les yeux, j'en écoute sa langue et ses bruits. J'en regarde ses visages. Celui de Guillaume surtout. Mon contemporain. A la fois mon semblable et mon dissemblable. Celui par qui tout cela résiste encore à la disparition.





## L'ÉPAISSEUR DU TEMPS

Le Temps est un des éléments central et structurel de mon film. Il se révèle multiple, protéiforme. Le passé s'inscrit dans les âmes et dans les lieux. Le présent, lui, les bouleverse et les transforme.

Le film s'ouvre sur le témoignage de mon père. Nous sommes dans le registre du souvenir, ce temps retrouvé, ce temps revisité par le filtre de la subjectivité. Peut-on imaginer que la mémoire soit fidèle à la réalité ? Évidemment que non. La mémoire est infidèle. Elle est imparfaite, incomplète, parcellaire. Elle est un bout de réel digéré par l'histoire et l'affect de celui qui l'a vécu. C'est ce que je me dis en écoutant mon père parler. Je me dis que sa mémoire ré-enchanté l'image d'un monde rural idéal dans lequel, je le pense, il a été profondément heureux. Je suis face à sa version de l'histoire. Une version pleine d'amour et de loyauté qui n'appartient qu'à lui. Le paysage et les visages se figent pour toujours dans les lignes de son récit.

C'est pour cela que je ressens le besoin de reprendre la route. Aller de l'autre côté du vallon, c'est répondre à un besoin de réel. Le besoin de voir et d'entendre l'histoire qui se joue. Confronter le temps arrêté du souvenir à celui mouvementé du présent. Plonger dans toutes les potentialités et les problématiques qu'il induit. Car, une fois que je franchis ce passage symbolique, je suis inévitablement rattrapée par la force du présent. Et c'est vertigineux.

La sensation de vertige est amplifiée par les signes que je relève à mon arrivée. Chez Guillaume, j'ai d'abord le sentiment étrange d'arriver dans un monde d'hier. Les marques du passé sont partout, inscrites dans les murs, le paysage, la structure familiale. Je suis un peu désorientée, comme si je ne parvenais plus à me situer précisément dans le temps.

La ferme porte toutes les marques des différentes mutations de l'exploitation. Quand je traverse les lieux, j'en relève les traces. Tout est encore là. La grange des vaches laitières est vide. L'ancien séchoir abrite beaucoup de désordre. Les serres à tabac construites il y a une vingtaine d'années sont des lieux aux fonctions multiples. On y stocke de la paille et du bois, on en fait un terrain de pétanque rempli de remorques, on y laisse se reproduire une multitude de chats. L'espace du dehors est encombré d'objets qui ne servent plus. On ne s'en débarrasse pas, on se dit que ça resservira peut-être un jour. Alors ça reste là. Et l'on finit par ne plus voir tout ce qui encombre.



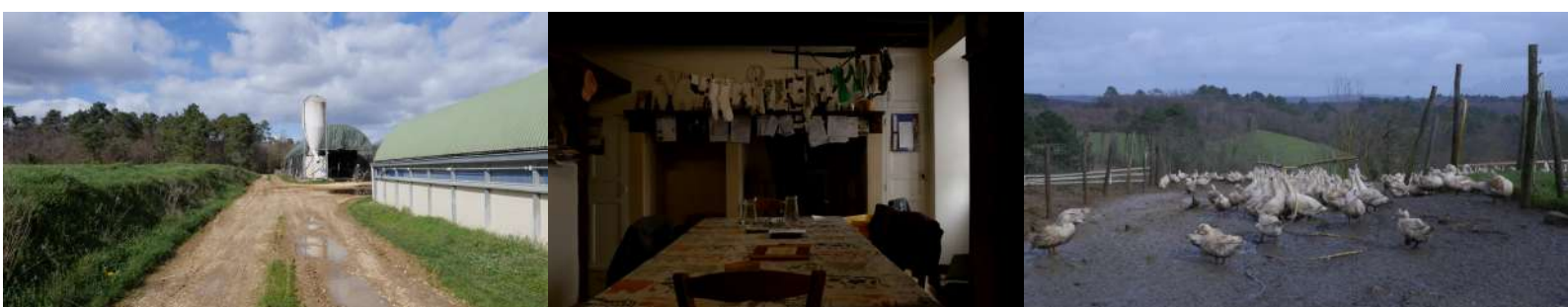
L'intérieur porte lui aussi les signes d'un autre temps. Comme autrefois, la cuisine reste la pièce centrale de la maison. C'est là que l'on va machinalement. On ne s'éloigne pas trop du poêle à bois, c'est l'unique source de chaleur de la maison. Au-dessus de la cheminée, un fusil trône ainsi qu'un fil à linge suspendu. On y fait sécher quelques paires de chaussettes et des combinaisons de travail.

Je réalise aussi très vite qu'à côté de ces images, de nouvelles viennent s'ajouter. Ce sont celles du temps de Guillaume. Celles d'un présent en mouvement.

A côté de la grande cuve de lait recouverte de poussière, à côté du plastique déchiré des tunnels, une autre histoire est en train de s'écrire. A quelques centaines de mètres de la maison, de l'autre côté du hameau, nous pouvons apercevoir deux serres bien entretenues et mécanisées pouvant accueillir jusqu'à 3000 poussins. C'est ici que se dépose la nouvelle strate.

En dressant la cartographie des lieux, je mesure à quel point ce paysage matriciel, dans son apparente continuité, n'a finalement jamais cessé de se modifier. Guillaume a choisi de rester. Mais pour pouvoir rester, il faut transformer. C'est ce qu'a fait chaque génération avant lui. Alors après les maigres revenus du tabac et les milliers de litres de lait que l'on vendait à perte, il a décidé de se lancer dans un nouvel élevage.

Son temps est celui de l'action, de la transformation et de la responsabilité. Il y a les crédits sur le dos et tout ce patrimoine à maintenir. Guillaume porte beaucoup sur ses épaules. C'est ça d'être le nouvel héritier.



## LES PERSONNAGES

Guillaume n'est pas seul, mais il est à charge d'âme. A 37 ans, il partage son quotidien avec ses aînés et s'accommode d'une parenté parfois encombrante.



Dans la cuisine, la mère de Guillaume s'affaire. Marie Paule est arrivée dans cette maison à l'âge de 19 ans. Pendant plus de 40 ans, elle a rempli son rôle de femme partagée entre ses enfants, la traite, le tabac, l'entretien de la maison, la cuisine à faire en grande quantité. Une longue vie de travail. Aujourd'hui, elle ne vit plus ici. Mais elle continue de venir quelques jours par semaine aider son fils. « Je ne peux quand même pas l'abandonner » dit-elle. Alors quand elle est là, elle fait à manger, un peu de ménage et quelques lessives.



Dans cette maison il y a aussi Sylvette, la plus jeune sœur de Marie Paule. Elle est porteuse d'un handicap léger. Dans cette ferme du Fresquet, elle y vient depuis toujours ou presque, depuis le mariage de sa sœur. Elle a toujours aidé pour la récolte du tabac et elle venait pour les grands jours de famille. Aujourd'hui, elle est là plusieurs jours par semaine. Elle aide Guillaume sur l'exploitation. Elle attend ses consignes et les respecte à sa manière.



Et puis il y a Gérard, le deuxième homme de la maison. Il est l'oncle de Guillaume, le frère du père. Aîné de la fratrie, il n'a pas souhaité reprendre l'exploitation familiale. « Ca ne lui disait rien » dit-il. Mais à la retraite, il est revenu là, vivre dans la maison de ses parents et celle de son enfance. Il sait qu'il n'est plus tout à fait chez lui. Il est devenu un invité à long terme. Mais où aurait-il bien pu aller ailleurs que là? Alors il participe un peu à la vie de la maison. Il s'occupe de nourrir les vaches et de couper du bois pour l'hiver.

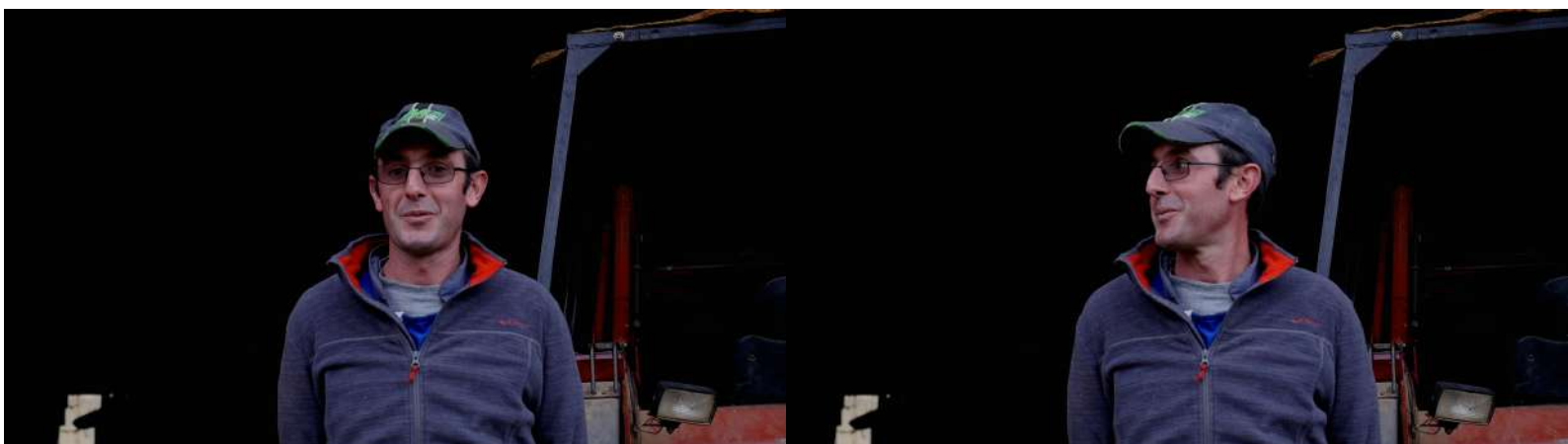
## « QUELQU'UN VA VENIR »

A milieu de ce quatuor familial, la sonnerie du téléphone de Guillaume retentit plusieurs fois par jour. Depuis quelques mois, quelque chose a changé, Guillaume est amoureux.

Avant d'engager ce projet de film, les informations que je disposais à son égard étaient assez minces: A presque 40 ans, il n'avait pas refait sa vie amoureuse. Je me disais que de ce côté-là aussi de la branche, l'histoire allait s'arrêter. Ce serait la fin de cette histoire paysanne, une bonne fois pour toute.

Lorsque je l'appelle la première fois pour lui parler du projet, Guillaume me dit qu'il est à Minsk chez sa « chérie ». La jeune femme a 25 ans et ne parle pas un mot de français. Ils se fréquentent depuis quelques semaines et échangent comme ils le peuvent, plongés l'un et l'autre dans google traduction. Nous sommes en octobre 2018 et l'amour s'accroche.

L'histoire devient sérieuse et l'arrivée possible de cette jeune femme secoue l'équilibre de l'organisation familiale. Guillaume souhaite s'émanciper, devenir le maître des lieux, fonder une famille. Mais pour cela, il va falloir trouver un accord avec les générations qui précèdent. Il faudra les convaincre de partir ou apprendre encore et toujours à composer avec. Je comprends alors que j'arrive à un moment très important de son histoire. L'ordre mortifère d'un homme vieillissant entouré de trois de ses ascendants vient d'être bouleversé. Guillaume se jette dans cette relation corps et âme, comme si il s'agissait de la dernière chance. Il regarde l'avenir avec un peu d'appréhension, mais aussi beaucoup de joie.





## NOTE DE REALISATION



Traverser le paysage, c'est faire basculer le film d'un monde à l'autre. En articulant le registre du vide avec celui du plein, je réponds à la mort en allant chercher la vie. Au sein de ce mouvement initial se dessine au fil de mes repérages l'intuition de construire mon film en trois parties. Chacune est reliée à un lieu et un temps bien défini.

La première sera consacrée à la maison d'Eva. Nous sommes dans un temps arrêté. Celui du deuil et du recueillement. A l'image, je souhaite montrer le vide des lieux dans lequel s'imprime la présence de mon père. Sa voix résonne dans le silence. Il nous fait entendre quelques mots d'occitan qu'il maîtrise maladroitement. En écoutant la musique de cette langue, je me dis que c'est toute une manière de dire le monde qui est en train de disparaître. Elle laisse derrière elle des territoires pour toujours abandonnés. Je ne souhaite pas la traduire. Je souhaite la restituer pour ce qu'elle est devenue: une langue que l'on ne comprend plus.

Dans cette première maison, l'histoire s'éteint. Elle résiste encore un peu entretenue par l'amour de l'un de ses descendants. Mais l'imminence d'une disparition plus profonde se rapproche.

A la suite des mots de mon père viennent se glisser les miens. Je souhaite prendre la parole sur mes images. Y livrer ce que j'y vois, ce qu'elle contiennent. Sur les photos anciennes, le visage d'Eva surgit au milieu de tous les autres. C'est le jour de son mariage. Elle est à l'aube de sa nouvelle vie. Aujourd'hui son silence recouvre tout.

Comment retrouver les images de ce qui a disparu? Comment retrouver les bruits et les odeurs de ce que je n'ai pas connu? En refaisant le chemin d'Eva, mais dans l'autre sens.

Nous traversons le paysage. Nous cheminons. Nous nous enfonçons de plus en plus loin dans les bois. Nous réparons le lien distendu. Nous nous rapprochons. A l'image, des plans fixes se succèdent. Leur immobilité ne nous empêche pas d'avoir l'impression d'avancer.



Dans la seconde partie, nous arriverons chez Guillaume. Nous nous connaissons à peine, mais il m'ouvre sa porte sans retenue. C'est l'accueil que l'on réserve à la famille, cette vieille loi du sang. Je retrouve alors des visages qui me semblent avoir échappé à l'épreuve du temps. Ils sont si proches de ce qu'ils étaient dans mon souvenir.

A la chaleur du poêle ou dans le froid du dehors, dans le récit des uns ou le silence des autres, c'est ici que le reste du film va se déployer. A midi, on dresse un couvert de plus sur la table à mon intention et je me glisse dans le rythme de leur quotidien. J'observe ce monde des origines. J'en écoute sa langue et ses bruits. J'en regarde ses visages. Celui de Guillaume surtout. Mon contemporain. A la fois mon semblable et mon dissemblable. Celui par qui tout cela résiste encore à la disparition.

Je tacherai de rendre compte des multiples temporalités du lieu en archivant les marques d'autrefois, en relevant les mouvements et les enjeux d'aujourd'hui. Des plans fixes vidés de toute présence viendront nous parler de ce temps qui nous précède. A l'inverse, d'autres plans seront traversés par tous ceux qui peuplent les lieux. Beaucoup de visages et de bruits divers viendront remplir l'image.

Car aller du côté de la vie, c'est plonger dans une multitude de sons qui s'emboîtent, se superposent, s'entrechoquent. Ici la vie nous submerge par tout le bruit qu'elle fait. Elle surgit sous forme de paroles innombrables, de clameurs ou de piailllements de poussins. On parle fort, on s'interpelle, on se coupe la parole, on ne s'écoute pas toujours. Chacun raconte à sa manière, dans sa langue et son niveau d'énonciation. Le film s'en saisira par tout un jeu de contraste et de résonances.



Dans le bruit de cet endroit du monde, je me glisse dans le présent des lieux. Je les traverse seule ou accompagnée, je navigue entre le dedans et le dehors. Le dehors, c'est le temps de l'homme en lien avec l'animal, c'est le temps de l'exploitation, c'est le temps du travail. Le dedans quant à lui est celui d'un temps plus familial, plus intime. C'est le moment que l'on prend pour se rassembler, c'est le moment qu'on prend pour se raconter. Si le dehors est multiforme (variété des prises de vues et des paysages, grandeur et ouverture des espaces), le dedans est uniforme. Je choisis le décor unique de la cuisine. C'est le ventre de la maison, là où tout se vit, tout se dit. D'un point de vue formel, je souhaite utiliser un procédé assez rigide: celui d'un plan fixe dont les valeurs de plan ne varient que très sensiblement. Dans le cadre exigü, une grande table paysanne recouverte d'une toile cirée occupe la majorité de l'espace. Dans le fond de l'image, le poêle rougeoyant se dresse dans le foyer de l'ancienne cheminée. Dans la composition du plan, le spectateur semble projeté en bout de table comme un invité de plus. Devant lui, l'espace ne cesse de se transformer par le mouvement de ceux qui le traversent et qui l'habitent.

Je souhaite consacrer ma troisième et dernière partie à l'arrivée de Nastia. Cela fait plusieurs mois que je ne suis pas retournée au Fresquet. Guillaume m'apprend par téléphone qu'ils viennent de se marier à Minsk. Nastia va bientôt arriver en France. Je ne peux alors m'empêcher de penser à Eva et à la petite route franchie pour commencer une nouvelle vie de l'autre côté du vallon. Aujourd'hui, Nastia s'apprête à traverser deux pays et des milliers de km pour commencer elle aussi une vie nouvelle.

L'histoire a donc symboliquement avancé. Guillaume n'est plus un vieux célibataire amoureux, il est le nouveau patriarche. Il est celui par qui l'histoire résistera peut être encore dans les générations à venir. Quant à Nastia, je me demande secrètement ce qui la pousse à venir s'installer ici. Certainement beaucoup d'amour et un immense courage. L'envie certaine de se déraciner pour s'enraciner ailleurs.

Dans cette dernière partie, nous sommes donc dans le temps de Guillaume et de Nastia. Celui de la construction d'un projet de vie commune. De la même manière que les générations précédentes, une jeune femme vient habiter au milieu de la lignée. Mais nous sommes en 2020, et cette jeune femme vient de l'autre bout du monde. Elle arrive avec sa langue, sa culture et sa détermination. La situation est inédite. Guillaume et Nastia vont devoir inventer les contours de leur propre monde.

Je me dis que les lieux n'ont pas fini de se transformer. Ils viennent d'entrer dans un ère nouvelle. De ce côté-là du vallon, la vie a décidé de s'accrocher. Elle s'enracine encore un peu plus. L'histoire continue.



## AXES D'ECRITURE A DEVELOPPER

Lorsque j'ai commencé à travailler sur ce film lors d'une résidence d'écriture à l'école documentaire de Lussas il y a un an et demi, il y avait en moi un sentiment contradictoire. Mon désir de revenir sur l'un des lieux de mon histoire familiale ancré dans le monde rural ne coïncidait pas avec l'envie d'en faire nécessairement la chronique ou le portait d'aujourd'hui.

J'avais l'intuition que le mouvement de mon film se situait ailleurs, dans l'inscription d'un temps plus étendu. Un temps dans lequel pourraient s'inscrire les disparus et les absents. Ceux qui ont écrit l'histoire avant nous et déterminé en partie ce que nous sommes devenus. J'ai compris petit à petit que la ruralité n'était pas le sujet de mon film, mais son contexte social et culturel. Elle est le paysage subjectif dans lequel les personnages tissent le lien qui les attachent à la question de leur origine.

Après avoir partagé le temps de Guillaume et de mon père dans ces lieux que je n'avais pas vus depuis si longtemps, le fil de leur attachement m'est apparu de manière très claire. Le lien qu'ils entretiennent à cette histoire-là est un lien direct de vécu pour mon père, de vécu et de continuité pour Guillaume. Mon père s'inscrit dans la parole, Guillaume dans le geste.

Mais qu'en est-il de mon propre lien ? Moi je suis celle d'après. Celle qui n'est en lien qu'indirectement. Celle qui se lance dans les images pour tenter de retrouver les fils perdus, pour relier, pour se diriger vers ce qui n'est plus tout à fait son histoire à elle. Alors il va bien falloir inventer quelque chose, inventer un langage qui me permette à moi aussi de m'inscrire et de me positionner.

Ce langage, c'est par le cinéma que je vais le créer. Il est l'espace qui me permet de prendre ma place dans la lignée. A l'inverse de mon père ou de Guillaume, je n'ai pas une maison à laquelle m'identifier, je ne m'inscris pas dans un espace précis dans lequel j'agis. Mon sentiment de reconnaissance et d'appartenance aux lieux me semble plus diffus, plus confus, moins identifiable. C'est par le cinéma que je vais tenter de me ré-approprier ce paysage familial multiple. C'est avec ma caméra que je vais prendre le temps de le regarder, de l'observer, de l'écouter. C'est avec lui que je trouverai la force d'aller de l'autre côté, si loin de mon histoire actuelle.

Après cette première année de repérage, les principales lignes structurelles s'organisent. Les deux figures centrales autour desquelles le film se construit sont celles de mon père et de Guillaume. A chacune correspond un lieu et un regard. Une maison vide d'un côté, une maison pleine de l'autre. Un regard du passé dans l'une, un regard du présent dans l'autre.

Le troisième regard me concerne directement. Quelle est la place que je souhaite prendre au sein de mon film ? Quel territoire ma voix va t'il habiter? J'aimerais pouvoir créer un espace qui n'appartienne qu'à moi. Un espace qui ne soit pas celui de mon père ni celui de Guillaume. Un espace autre que celui de la relation que je tisse aux personnages en présence. Un espace en marge dans lequel je crée du lien avec les images de ce monde perdu.



## SYNOPSIS PARTIEL

Les séquences qui vont suivre sont inspirées de scènes observées durant mes repérages. Elles sont là à titre indicatif pour dessiner la forme et le contenu sensible que je souhaite donner à mon film. Il ne s'agit pas d'un synopsis détaillé complet mais d'une réflexion formelle sur un début de matière.

La maison d'Eva. Extérieurs

Un matin d'hiver, le brouillard a tout envahi. Tout semble plus vide et plus silencieux. Juste le bruit de l'eau par moment sur les feuilles. La maison et les bois alentours sont pris dans la brume. Le voile blanc révèle autrement le paysage familier. Il devient l'écran sur lequel peuvent se projeter les souvenirs. Quelques mots en patois s'élèvent sur les images d'hiver. Ceux de mon père adressés à ma grand-mère le jour de sa mort. Des mots d'amour et des mots d'adieu. Le bruit de l'eau reprend.

Dans la continuité des images, la voix de mon père ajoute en français « Je me souviens des mains des gens que j'aime. Je me souviens de la forme et du toucher de la main ».

De nouveau le bruit de l'eau.

La maison d'Eva. Intérieur.

Mon père me montre les lignes de sa main gauche. Il me raconte cette histoire universelle qui présente les cinq doigts de la main comme une petite comptine que l'on raconte aux enfants dans toutes les langues du monde. Il me la raconte en patois, comme sa mère la lui racontait. Il se trompe, il reprend. Il sourit.

Le pré.

Au-dessus de la maison, mon père longe la forêt. Il me montre le paysage qui lui fait face. Je lui demande de le décrire dans un long plan fixe face caméra.

Le paysage « nous pouvons nous mouvoir en lui et nous émouvoir. Il n'est pas un spectacle que l'on peut contempler à distance. Il est une mise à l'épreuve du sujet qui engage toute sa vie intérieure. Une tonalité affective fondamentale accorde l'être humain à son environnement. Ce monde qui n'est pas moi, j'y tiens aussi étroitement qu'à moi-même, il n'est en un sens que le prolongement de mon corps ; je suis fondé à dire que je suis le monde » (Michèle Collot) Et c'est exactement ce que je ressens en écoutant mon père parler. En se déplaçant intérieurement dans le paysage qui lui fait face, il se raconte et se laisse traverser. A cet endroit-là du monde, sa voix est désormais la seule qui puisse se faire entendre.

Le chemin.

Pour retrouver les images manquantes du passé, le film se met en mouvement. Je traverse le paysage pour aller de l'autre côté de la branche, là où l'histoire n'est pas coupée, là où le lignage est continu. Quelques images du chemin à travers bois nous font cheminer.

La maison de Guillaume.

Nous arrivons dans la maison de famille d'Eva. Les premiers plans sont fixes et vidés de toute présence. Je raconte les quelques souvenirs que j'ai de cette maison. Celui du temps d'Eva et de sa sœur, là où Guillaume et moi n'étions encore que des enfants. Je termine sur un plan de la cuisine vide: « Aujourd'hui rien ne semble avoir bougé. Il y a juste moins de monde qu'autrefois. Deux générations se sont éteintes. Quant aux deux dernières, elles continuent de cohabiter. »

Des portraits silencieux de Guillaume, Marie Paule ( la mère), Sylvette (la tante) et Gérard (l'oncle) se succèdent. Sur les images, ma voix présentent les personnages. Elle précise leur place dans la lignée ainsi que leur fonction dans l'organisation familiale.

Dans la cuisine.

Guillaume finit d'enfiler sa combinaison de travail. Il me parle de Gérard qui ce matin « gueulait pour je ne sais quelle connerie. Je ne sais pas ce qu'il avait avec le tracteur. Il est sanguin c'est impressionnant. Mais on est un peu comme ça tous les Goulpié. On est des faux calmes. On doit bouillir de l'intérieur. » Je lui demande si son père était pareil. Il me répond «Oui, des fois on ne le reconnaissait pas. Il a failli me mettre dehors un jour. Je lui reprochais d'avoir mal géré certaines choses...Il m'a dit tu fais tes affaires, tu te tires. Je savais pas où j'allais partir... Après ça s'est calmé, ma mère a arrangé le coup... Y' a des bons souvenirs parce que je suis resté mais y'en a des mauvais aussi. Mais bon ça c'est la vie.. » Il sourit.

Devant la maison.

Guillaume passe en tracteur. Il remonte l'allée qui rejoint la route et finit par disparaître dans le tournant.

Dans la cuisine.

Marie Paule est au téléphone. Du linge est suspendu sur le fil. Elle le touche machinalement pour vérifier si il est encore humide « Oui la semaine prochaine avec sa copine. Oh il a du boulot le petit! Cette après-midi il vaccine le 1500 canards.. Ah non mais si je lui fais pas ça.. Alors je sais pas à quelle heure je vais rentrer... Je veux pas rentrer en pleine nuit. Parce que je veux nettoyer un petite peu là. Oh il me tarde que ce soit passé tout ça. Alors tu me prends du boudin et au moins 7 côtelettes. Parce que je sais pas combien on est demain. Allez, que j'ai pas fini de faire à manger..»

Extérieur.

Sylvette ramasse à la fourche dans le silence et dans le vent des restes de fumier qu'elle bascule dans une grande remorque bleue.

Dans la cuisine.

Gérard est de dos en bout de table, proche de la caméra. Il mange la soupe, sa silhouette est celle d'un géant, il ne parle pas. Sur l'image, en son désynchronisé, ses mots enregistrés quelques jours avant lors d'une conversation que nous avons eu tous les deux « Je suis resté là tu vois, à la ferme dès j'ai quitté l'école en 62 jusqu'en 67 que je suis parti à l'armée. Et disons qu'après, ç'a été terminé tu vois. Enfin après je suis rentré à la SNCF, dès que j'ai fait mes 16 mois d'armée, je suis rentré à la SNCF pendant 35 ans. Dans tous les corps de métier il manquait du monde, chose qu'aujourd'hui ça a disparu. Un partait à la retraite, il était remplacé. Que maintenant malheureusement ce n'est plus le cas. Et puis il n'y avait pas besoin d'instruction aussi, pourvu que tu savais te servir d'un outil, et bhé, ça suffisait. A l'époque, il y avait plusieurs métier, j'aurais pu aller n'importe où tu vois. J'aurais pu rentrer dans les postes, tu vois. J'aurais pu rentrer à Paris à la RATP, mais là ça faisait un peu loin tu vois...Et moi je suis rentré à la SNCF par l'intermédiaire d'un copain. On jouait au rugby ensemble à Villefranche et je lui avais dit que je resterais pas à la ferme après l'armée, et comme ça il me dit « pourquoi tu rentrerais pas à la SNCF? » J'ai été libéré en février et ça a pas trainé. En avril je suis rentré jusqu'en 2003. De 69 en 2003 sans interruption. »

Extérieurs.

De longs plans fixes de la ferme se succèdent. Les lieux anciens côtoient les nouveaux. La cuve de lait recouverte de poussière, les anciennes serres à tabac, des dizaines de chats sauvages contrastent avec les nouvelles serres entretenues et mécanisées d'en haut. Sur les images, la voix de Guillaume raconte les différentes périodes de la ferme: « Avec le tabac, il y a eu des yoyos. Dans les années 80 ils en ont fait jusqu'à 50, 60 000 pieds. Ensuite ils ont baissé car ils avaient développé le lait en parallèle. Enfin en 97, on a construit les deux tunnels pour faire du tabac blond. Après en 99 la serre s'est faite pour faire les semis du tabac, et ça faisait un stockage de 40, 50 000 pieds. On a arrêté de planter en 2015. Moi je l'ai fait en mon

nom que de 2010 à 2015, 5 ans. J'ai arrêté parce que ça rapportait pas. C'était un peu comme les vaches sauf que le tabac tu passais, admettons 1000 heures par an, ça te laissait 3000 euros à peu près, donc on gagnait trois euros de l'heure. Sachant qu'il fallait aussi payer les charges, donc on gagnait que dalle. Et les vaches c'est un peu pareil sauf que l'avantage des vaches c'est un capital. Même si il est pas gros, après ça fluctue, un jour au l'autre il y aura surement de la demande et la valeur des vaches remontera. C'est un peu aléatoire. Mais l'avantage des vaches, c'est que si tu as 10 vaches à 1000 euros, t'as 10000 euros sur pied. Et même si ça te laisse que 3000 euros à l'année, déjà tu as un bénéfice, ça entretient la propriété, et tu sais que tu as un capital dans lequel tu peux taper dedans quand t'es embêté. Mais c'est pas un revenu. Enfin de la manière que je fais. Après il faudrait le faire de manière peut être plus intensive. Enfin je sais pas. Mais bon moi c'est pas mon truc, c'est histoire d'entretenir les prés.. C'est les canards qui nous font vivre. »

Extérieur.

Sylvette se tient debout devant le parc des canards, dos à la caméra. De temps à autre, elle se tourne vers moi, me lance un regard furtif, puis se retourne. On entend le bruit des pipettes à eau et le vent dans les arbres. Elle prend la parole: « Je me rappelle de ta grand-mère quand elle venait nous aider pour le tabac. Elle allait vite! Oh lalala... Ca a travaillé. Maintenant bon... Et oui, ça a travaillé, il y a longtemps...Maintenant...(Maintenant ça travaille moins? je lui demande) Ohhh, bhé... Pas tant, pas tant. Enfin un peu moins de truc. Bon.. Si c'est du boulot les canards, et les vaches aussi à côté, bon.. Mais c'est vrai qu'avant il y avait beaucoup d'animaux. »

Dans la vieille grange vide.

La voix de Guillaume me parle du temps des vaches laitières. Je lui demande qui s'occupait de la traite. Il me répond « un peu tout le monde, mais ma mère surtout, pendant plus de 20 ans c'est elle qui s'en est beaucoup occupé. » A l'image les mains de Marie Paule remplissent le cadre.

Devant la vieille grange.

Marie Paule lève les mains au ciel « La vieille grange... » dit-elle.

« Tu y a passé du temps dans cette grange! » Elle me répond: « Attends! 41 ans! Je suis arrivée ici le 12 février 77. J'étais enceinte d'Aurélié. Et elle est née le 6 juillet.. Le 12 février. Deux jours avant la Saint Valentin! » Elle rit. « Et j'ai aimé mon mari jusqu'en 2011. Faut le faire... Alors maintenant je suis à la retraite et je pars voyager avec mon petit chéri. Tino Rossi.. En corse là-bas j'ai vu sa maison, le cimetière. La vie commence à 60 ans! » Elle rit. « C'est beau hein?... Alors maintenant j'ai envie.. d'être heureuse. Avec un homme qui m'aime et que j'aime, voilà. »

Une plantation de jeune boulot nus, dans le ciel d'hiver, s'entrechoquent les uns contre les autres.

Dans la serre fermée de la poussinière.

Guillaume est au téléphone. Il s'appuie sur sa fourche, la silhouette un peu déhanchée. Il sourit. « You are ready or not? Ok, go and tell me after. It's ok. Bisous ». Il raccroche. Il me dit avec douceur: « Elles sont compliquées ces filles.. » Je lui réponds « Exigeantes ». Il me répond « Exigeantes en plus. Ah c'est sûre que.. » Il se remet à étaler le foin. « Elle a le temps mais elle a pas le temps.. Elle doit me rappeler.. Elle veut que je l'aide mais après elle veut pas.. C'est pas clair.. Et je commence à avoir chaud là.. »

Le vent soulève le plastique déchiré de l'une des serres. Le bruit claque. C'est comme une voile de bateau qui se gonfle et se dégonfle.

Dans la cuisine.

La télé est allumée. Sylvette regarde le téléfilm policier de 13 heures. Guillaume est en bout de table. Il parle au téléphone malgré la gêne du fond sonore. « Pauline is arrived this morning. She says hello at you. Oh i will be a lot. (Il échappe un sourire. Il me regarde.) Nastia me demande quand est ce que le film sera

prêt? (Je réponds que je ne sais pas) No, she don't know chérie. She need time for that. I have explain at you. It's about her great mother and she have put in the film her father too. Ok? And Sylvette, my uncle, my mother etc. And you in the future? Si si! When you will be ready? Ah! quand on sera mariés. Ok, d'accord. » Il sourit en me regardant.

Dans le parc.

Les mains de Guillaume tordent du fil de fer pour le fixer sur un piquet de châtaignier. Il refait les clôtures que les vaches ne cessent de briser. « Les clôtures, c'est papi Robert qui m'a appris à les faire. On partait tous les deux avec nos outils. C'est des bons souvenirs ça aussi. Mais là, on a pas le bon matériel. Il va falloir mettre l'électricité. Il faut que les bêtes apprennent à craindre les clôtures et que ça bronche pas! ».

Dans les herbes hautes.

Les jeunes génisses blanches se sont encore échappées. Elles broutent le long de la petite route qui mène à la maison. Une des vaches se met soudain à courir. D'autres la suivent. On dirait presque qu'elles dansent.

Dans la cuisine.

Guillaume est assis à la table. Il ouvre son courrier. « Là j'ai emprunté à 1,7 pour la toiture. 1000 euros par an. (Pendant?) Là c'est sur 12 ans. Donc.. Jusqu'à 2030. (Il échappe un rire nerveux). Faut savoir se projeter.. »

Son regard se pose sur quelques photos de famille dispersées sur la table. Il attrape une photo de sa mère le jour de son mariage. Elle rit. « Ca devait être à la salle des fêtes de Saint Cernin... Si elle avait su dans quoi elle s'engageait ma mère à l'époque.. Mais bon elle m'aurait pas eu » dit-il tendrement. « Allez je vais continuer tout ça.. » Il déchire une nouvelle enveloppe.

Devant la serre du haut.

Sylvette sort de la poussinière. Le jour est en train de tomber, le ciel est rouge. « Oh là c'est beau! Ici les couchers de soleil sont magnifiques. Tu l'as pris en photo? Oui c'est très joli!... Bon allez, sur ce, je rentre. Il est déjà six heures moins vingt ». Elle disparaît du cadre.





## NOTE DE PRODUCTION

J'ai rencontré Pauline, il y a plus de trois ans, autour d'un autre projet de documentaire. Le sujet : le portrait d'un homme, atteint d'un handicap mental génétique, au sein d'un ESAT, établissement et service d'aide par le travail. Le projet n'a pas pu se faire suite au refus de l'institution d'autoriser le tournage. Mais déjà ce premier temps de collaboration m'a permis de découvrir la finesse d'approche de Pauline. Elle s'intéresse aux personnes, à leur quotidien, leur parcours de vie, tout en les inscrivant dans un écosystème. Ces images le confirment, elle permet à ses personnages d'exister pleinement, dans toute leur simplicité, leur vérité et le paysage est ici traité comme un personnage.

*Pays lointain* n'est pas un film sur la paysannerie. C'est un film sur la filiation, sur le sens, le poids, l'évidence de transmettre ou non, de s'inscrire dans une lignée ou de s'en éloigner, de formuler un choix ou ne jamais se poser la question. Bien entendu, il sera également question du monde agricole d'aujourd'hui, inévitablement, ce monde qui s'éteint peu à peu mais surtout qui peine à se réinventer.

C'est un premier film avec tout ce que cela peut représenter comme défis. Les mots viennent facilement à Pauline mais il faut maintenant réussir à raconter en images, à structurer, articuler la narration. Elle a eu la chance de participer à une résidence d'écriture à l'école documentaire de Lussas, cela lui a permis d'affiner, d'aiguiser son sujet, son approche, d'envisager un traitement et de se confronter aux premières images. Entre-temps Pauline développe d'autres projets. Ces derniers mois, elle a pu entièrement se consacrer à l'écriture. Et c'est aujourd'hui avec beaucoup de conviction que nous vous soumettons ce projet.

Nous envisageons un film de court-métrage autour de 45 minutes. J'aimerais permettre à Pauline de retourner sur place pour deux semaines, avec du matériel image et son. Et ainsi lui permettre d'approfondir ses axes d'écriture et étoffer un dossier de présentation du projet avec plus d'images et éventuellement une séquence pré-montée. Il serait également pertinent d'organiser une session de travail avec une consultante. J'ai pensé à Pauline Ouvrard, jeune scénariste, diplômée de la Fémis, avec laquelle nous travaillons régulièrement et qui est déjà intervenue comme consultante aussi bien pour la fiction que pour le documentaire.

Une fois cette phase d'écriture terminée, nous soumettrons le projet aux chaînes de télévision : France 3, préachète des court-métrages documentaires, ainsi qu'auprès de TV7. Si le projet a l'élan suffisant au niveau de la trame narrative pour tenir un format 52 minutes, nous tenterons également les chaînes comme LCP, Public Sénat, France 3 Nouvelle-Aquitaine.

L'aide à l'écriture est la première aide que nous sollicitons. En espérant que vous serez sensibles à la proposition de Pauline et que vous nous aiderez à mener à bien ce projet,

Clarisse Tupin